

L'âme vaudoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 26

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

a laissé de si bons souvenirs chez tous les soldats qui ont fait du service sous ses ordres — raconte qu'un Anglais, arrivant à Ouchy, interpelle un batelier.

— Aoh ! volez-vô dire à môa por quooi vô dire une fois Léman et oune aoutre fois lac de Genève.

— Eh ! bien, milord, quand le lac est beau, on dit lac Léman et quand il est agité et mauvais, on dit lac de Genève.

Comme cette explication sort d'une bouche genevoise, les Vaudois auraient mauvaise grâce à ne pas la considérer comme exacte.

L'âme vaudoise.

Lors du centenaire de Belles-Lettres, il y a deux semaines, Benjamin Valloiton, auteur du *Commissaire Potterat*, fit avec beaucoup d'humour — il ne pouvait autrement — un parallèle entre le Lausanne d'autrefois et le Lausanne d'aujourd'hui. Voici son instantané de l'âme vaudoise :

« ... Bonne âme vaudoise !... tu aimes les fêtes, le soleil, les drapeaux déployés dans la lumière, les coups de canon pacifiques, le vin blanc et les gâteaux aux pruneaux ; tu ne détestes pas les révolutions, mais tu préfères encore les banquets ...

» Bonne âme mystique, contemplative, nonchalante, poétique et convaincue, à sa façon ! Tu t'attaches à l'ordre, à la discipline, mais tu n'admets pas que l'on te heurte ou te rudoie ; tu ne crains pas que l'on te commande, mais tu exiges que l'on y mette les formes ; tu aimes le travail, mais tu es hostile aux gens pressés, aux bousculades, aux gestes fébriles, aux allures de matamore ; tu conçois la vie comme chose sérieuse, tu marches résolument sur le grand chemin, tu espères et tu crois, mais tu redoutes les portes de prison, les mentons austères, les yeux bilieux et tu ne renonces point à prendre le frais sur ton pas de porte, à musser par les sentiers de traverse ; tu goguenardes tes voisins et pourtant tu les aimes bien, car tu es foncièrement bonne, incapable de rancune ; tu vas jusqu'à reconnaître que les Bernois ont eu raison, à l'occasion et jadis, de te mener tambour battant ; tu t'attrapes avec ceux du bout du lac parce que tu sais qu'ils savent se défendre, mais cela ne va pas bien profond, et, sans toujours le dire, tu es fière d'appartenir avec eux à la même patrie ; tu sembles parfois insouciant et pourtant s'il fallait défendre ta liberté ou celle de l'un de ces cantons auxquels te lie un pacte solennel, tu serais capable de grandes choses !...

» Bonne âme vaudoise, pleine de candeur, de malignedité, de finesse cachée sous un voile d'apparente lourdeur, attachée concurremment au plaisir et au devoir, car tu as le secret de mener toutes choses de front, ce n'est point dans le cadre fiévreux de notre ville moderne et cosmopolite, dans cette atmosphère de spéculations, d'expropriations, de rélargissements de chemins, de tunnels et de locomotives électriques qu'il convient de t'évoquer, mais bien dans le cadre somnolent et reposant du Lausanne disparu... »

Vivent les marmots !

MERCREDI, nous avons eu, à Lausanne, sur Montbenon, la fête des tout, tout petits. Quelle bonne idée eut pourtant là, M. Schnetzer, directeur des écoles, de créer cette fête. C'était la seule qui nous manquât et l'une des rares auxquelles on ne puisse rien reprocher.

Franchement, il ne nous déplaît point que tous les chars, que toutes les voitures, que tous les tramways, que tous les autos, que tous les gens pressés, enfiévrés, absorbés par le seul souci des affaires, fussent obligés de s'arrêter dans leur course folle pour laisser défiler le cortège des marmots. Il ne nous déplaît point que ces bambins aux mines roses, aux cheveux bouclés, tout à la joie de

vivre, insouciant du lendemain, ignorants de toutes les complications et de toutes les compromissions de la vie, fussent, pour un moment, les maîtres de la cité. Et ils l'ont été, allez ! Il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour eux.

Et comme il faisait bon oublier, en la bruyante compagnie de ces petits, les tracas et les mesquineries de la vie, et revivre, en quelques instants, trop furtifs, un temps à jamais perdu. Rire et folâtrer avec les mioches, réveiller, pour quelques minutes, à cinquante ans, le gamin qui sommeille tout au fond de nous-même, où les soucis et les préjugés le retiennent prisonnier, quelle exquise jouissance. Revoir le soleil, le ciel bleu, les arbres, les fleurs, les gens même, avec des yeux de cinq ans, mais c'est un tout autre monde que celui dans lequel nous avons l'habitude de vivre, et l'on y retrouve, légèrement voilés, de très lointains et délicieux souvenirs.

C'est là le plaisir que nous avons éprouvé, et beaucoup avec nous, sur Montbenon, mercredi passé. Vivent les petits !

Aux champignons !

MAUVAISE année, pour les champignons ! Il fait trop sec. Il est cependant encore des gens qui y vont, aux champignons, le dimanche, de bonne heure. Mais où est le feu sacré d'antan ! Si les vieux persistent encore, les jeunes ont d'autres choses en tête. La race des champignonneurs s'achemine tout doucement vers sa fin.

Pour moi, j'en connais encore au moins un, dit un chroniqueur neuchâtelois, dans l'*Impartial*. Celui-là, c'est un type, un vrai, comme qui dirait le dernier des Abencérages, un passionné de la forêt, un homme qui passe la moitié de sa vie dans les bois et pour lequel une charge de bolets est plus précieuse qu'une charge de no-taire.

Notre homme, c'est Adolphe Robert, autrement dit Robert-Pinson.

Son père était déjà un maître dans la partie. Et le petit Adolphe, à l'âge où ses camarades n'ont aucune idée quelconque, hormis celle de faire du mal, furetait déjà sous les sapins et n'aurait pas confondu un faux bolet avec un véritable.

Aujourd'hui encore, la forêt, c'est sa vie. A peine les neiges ont-elles un peu disparu que Robert-Pinson part en campagne à la chasse aux morilles. Dans les années douces, par les temps de dégel subit, quand les nuits ne sont pas trop froides, il rapporte déjà les premières à fin janvier et en février.

Ce sont des petites, mais plus tard arrivent les grosses cueillettes, les dix livres par jour, les morilles géantes, grosses comme des chopines, les jours de gloire où l'on rentre harassé, fourbu, mais avec le front découvert des triomphateurs.

De sa saison, Robert-Pinson ramasse, bon an, mal an, ses cent cinquante livres de morilles. Vous voyez bien que pour lutter avec lui, il faut avoir, comme il les a, quelques trente années d'expériences derrière soi.

Vers l'avril et en mai commencent de sortir les mousserons. En juin la première poussée des chanterelles et en juillet les bolets. Enfin en septembre et octobre, arrive le grand moment ; tous les coins donnent. On rapporte son compte tous les soirs, et Robert-Pinson est quelquefois rentré avec plus de cent livres de champignons dans ses sacs et son panier.

En novembre la saison est finie. On n'a plus qu'à contempler d'un œil satisfait les rangées de bocaux pleins des espèces les plus fines ; les toupines rebondies ; les boîtes de fer-blanc remplies de morilles séchées.

Mais pour arriver à ce résultat, pour avoir ramassé, dans son année, près de deux mille cinq cent kg. de champignons, que de courses de longue haleine, que de journées passées sous la pluie, que de dîners faits d'eau fraîche et de « rôti de cordonnier » !

Car le champignonneur moderne a un champ d'activité qu'il faut étendre fort loin. Robert-Pinson explore un jour les flancs du Weissenstein ; le lendemain les pentes de Chasseral ; une autre fois ce sont des dégringolades sans fin dans les côtes du Doubs, dans les gorges du Dessoubre et jusque dans la vallée de la Loue.

Et cela dure de quatre à cinq mois par an. Quelque temps qu'il fasse, on part au premier train pour se rapprocher du lieu des explorations. On chemine des heures entières l'échine courbée. Le soir, on attrape, chargé comme un mulet, la gare la plus voisine.

Ils sont rares, aujourd'hui, les champignonneurs de cette espèce. CH. N.

Un roi déchu.

UN de nos lecteurs a coupé, à notre intention, dans un journal français, l'entrefilet que voici :

« Ce matin, vers cinq heures, une caravane de Russes polonais, composée de 50 personnes, hommes et femmes, est arrivée se dirigeant sur Epinal. Il a fallu réquisitionner une troupe d'infanterie, qui, jointe à la gendarmerie, ont reconduit cette bande qui s'était répandue dans le pays en mendiant, jusqu'en Haute-Saône, d'où elle était venue, cette nuit, en roulettes, traînées à bras et conduites par des chevaux. »

Jardins en chambre. — Il y a un ornement particulier aux habitations de quelques Russes élégants : c'est un petit jardin factice dans un coin du salon, trois longues caisses à fleurs enserrant une fenêtré, et forment une salle de verdure. Les caisses sont surmontées d'une palissade ou balustrade en bois des îles, faisant barrière à hauteur d'homme. Du lierre et d'autres plantes grimpanes, serpentent le long du treillage. Là se tiennent la maîtresse de la maison, assise devant une table ; auprès d'elle on voit quelques chaises. Je crois cet usage importé de l'Asie.

Il faut s'entendre. — Dans un restaurant d'une petite ville française de la frontière.

Deux dîneurs avisent un magnifique pain en couronne sur la table voisine alors qu'on leur a servi une vulgaire miche.

L'un d'eux s'adresse à la servante :

— Mademoiselle, changez-nous voir cette miche contre une torche.

La servante part et revient bientôt avec une serviette !

A la gare. — Un voyageur étranger s'adresse à un commissionnaire-facteur, sur le quai de la gare, et lui demande si l'express pour Zurich, à 8 h. 15 du matin, a des voitures directes pour cette station. Le commissionnaire embarrassé lui répond : « Des fois il y en a, des fois il y en a pas. »

*

Un bon paysan voulant enregistrer du bétail, et, en quête du bureau d'enregistrement, s'adresse à un guichet et pose la question suivante : « Pardon monsieur, c'est pas ici le bureau des bêtes ? »

La boisson des enfants !

Toute personne qui a à cœur la santé et l'heureux développement de ses enfants doit veiller strictement à ce qu'on ne leur donne pas de café ordinaire, parce que, d'après l'avis des médecins, il est nuisible à l'organisme des enfants. Pour eux, le café de malt Kathreiner, qui exerce précisément sur l'organisme des enfants la plus bienfaisante influence est une boisson particulièrement salutaire que beaucoup de médecins recommandent. L'expérience nous apprend que le café de malt Kathreiner, cuit avec du lait, forme, déjà même après une habitude de quelques jours, la boisson préférée des enfants, et contribue beaucoup à leur développement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.